

POUILLON François
et VATIN Jean-Claude (éd.),
Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient.

Paris, IISMM-Kharthala, 2011, 571 p.
ISBN : 978-2811105433

Les 32 articles réunis dans cet ouvrage font suite au colloque tenu en juin 2011 sur le thème : « L'orientalisme et après ? Méditations, appropriations, contestations ». Ils ont pour objectif de mettre un terme aux débats provoqués par la théorie d'Edward Saïd sur l'instrumentalisation de l'Orient par l'Occident et qui, selon Saïd, donne au concept d'orientalisme une dimension coloniale et impérialiste. Refusant d'inscrire la problématique du « Regard sur l'Autre » dans un ensemble uniforme, Pouillon et Vatin proposent de sortir du cadre de l'Europe coloniale des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles pour s'inscrire dans un cadre plus large incluant l'orientalisme russe, turc, voire chinois et japonais.

Ces articles sont répartis autour de quatre thèmes dont le premier, « retour sur l'orientalisme », marque d'entrée la principale rupture avec Edward Saïd : les Orientaux ont joué eux-mêmes un rôle dans le discours orientaliste produit par les Occidentaux. Ces « passeurs de savoir » ont permis la construction d'outils de gouvernance comme le droit musulman (Buskens et Dupret) et ont pris part aux débats contemporains comme les querelles religieuses entre les chrétiens (Heyberger). Les articles suivants reviennent sur les approches méthodologiques qui ont fortement évolué depuis les années 1960-1970. D'une façon globale, le rejet des savoirs occidentaux accusés de justifier l'impérialisme se traduit par un rejet des méthodes universitaires dans le cadre des études coraniques (Zabbal) au profit d'un mélange entre arguments scientifiques et éléments relevant plus de la littérature ou de l'art (Zabbal). Cet amalgame, dénoncé par Guy Barthélémy au sujet d'Edward Saïd, se traduit par la construction d'images de l'Orient qui se veulent en réaction des savoirs en circulation, mais qui, dans certains cas, diffusent les clichés traditionnels de façon encore plus marquée que des textes occidentaux (Rhani).

Ces éléments théoriques sont illustrés dans les troisième et quatrième chapitres de l'ouvrage, « Relectures » et « Patrimonialisations ». Dans les « Relectures », les articles mettent en avant les Occidentaux dont les textes servent à la construction d'un savoir oriental postcolonial. Ils comblent un manque méthodologique de Saïd et de ses disciples en se penchant sur la réception des œuvres en Orient. On constate ainsi que le plus grand anthropologue égyptien de la première moitié du ^{xx}^e siècle a été

formé dans les universités européennes et qu'il a donc travaillé avec des concepts européens (Hopkins). Ces élites intellectuelles ne sont pas que des relais de diffusion des savoirs existants, mais sont les acteurs de nouvelles interprétations, sans pour autant nier les textes sur lesquels ils s'appuient. La traduction permet donc à un lectorat arabo-musulman d'accéder aux œuvres des orientalistes occidentaux, sans que l'on assiste nécessairement à leurs rejets, à l'exception des textes religieux (Jacquemond).

Le dernier chapitre, « Patrimonialisations », défend les mêmes arguments en laissant la place aux objets tels que les tapis (De Pommereau), la porcelaine (Hongrois) ou la peinture (Volait). Loin de rejeter les clichés de l'orientalisme tels que l'odalisque (Siblot), le public arabo-musulman se montre très réceptif d'une production artistique qu'il considère comme appartenant à ses traditions, alors qu'elle ne remonte parfois qu'au ^{xix}^e siècle. Le goût de l'exotisme oriental semble donc devenu la norme, comme en témoigne la réception des *Mille et Une nuits*, recueil considéré comme n'étant de qualité qu'après ses traductions en Europe (Larzul). De même, c'est lorsqu'un public oriental s'est intéressé à Jean-Léon Gérôme, jugé trop académique en Occident, que ses peintures sont devenues des objets d'art vendus à plusieurs millions d'euros (Volait).

Le deuxième chapitre (« Orient pluriels »), que nous présentons volontairement en dernier, est la seule partie de l'ouvrage à s'ouvrir sur un Orient qui n'est pas uniquement arabo-musulman. On constate ainsi que le discours que l'Occident a tenu sur le Japon au ^{xix}^e siècle résulte très peu de spécialistes, mais des marchands, collectionneurs ou militaires qui ont permis la diffusion de la culture japonaise hors de l'archipel (Vatin). Le thème du regard sur l'Autre se complexifie lorsqu'il est question de la Chine, dans la mesure où les études chinoises différencient l'étude de la Chine dans un cadre orientaliste et les études nationales, avec le postulat qu'un chercheur étranger ne peut porter le même regard qu'un chercheur chinois (Zhang). Dans ce cadre général, les études portant sur les minorités sont un point crucial que les élites nationales doivent contrôler. Alles pose donc la question de la vision que l'on peut avoir des minorités dans un orientalisme censé être mondialisé. Il ne devient possible d'étudier une minorité qu'à condition de respecter les définitions identitaires qu'elle reconnaît elle-même. L'orientaliste doit donc prendre soin de ne pas plaquer ses propres réalités sur un monde étranger. Ce n'est qu'à ce titre qu'il ne devient possible d'étudier un groupe social autre que celui auquel on appartient (Herrenschmidt).

Il faut cependant nuancer cette ouverture dans la mesure où, sur les huit articles présents dans ce

chapitre, trois concernent directement le monde turc et un, le monde musulman en URSS. Ces quatre derniers articles mettent en avant les intermédiaires de l'orientalisme, ces Orientaux dont les textes servent à la construction du savoir oriental. Les biographies présentées ont pour but d'invalidier la vision binaire de la théorie saïdienne. Ainsi, l'URSS à l'époque de la déstalinisation donne la parole aux élites musulmanes afin qu'elles produisent un savoir sur l'Islam, mais un savoir encadré par le parti (Dudoignon). À l'époque kémaliste, la nouvelle République de Turquie décrit l'Empire ottoman de façon plus stéréotypée que ne le faisaient les orientalistes occidentaux (Eldem). Il s'agissait alors de souligner la rupture avec l'ancien temps, en reléguant l'Empire à la barbarie afin d'inscrire la République dans la modernité occidentale (Szurek).

Ancré ouvertement, mais pas aveuglément, dans une défense des œuvres occidentales dont ils sont pour la plupart les héritiers, les nombreux auteurs ici réunis apportent des réponses à la fois théoriques et concrètes aux questions qui secouent le monde de l'orientalisme depuis une quarantaine d'années. Une ouverture plus large sur le monde extra-méditerranéen, bien que souhaitable, aurait pu faire perdre à l'ouvrage sa cohérence et son objectif : une réfutation en règle des théories d'Edward Saïd et ses prolongements dans l'historiographie actuelle.

Matthieu Chochoy
E.P.H.E. - Paris